

Qui fut mystifié ?

Autor(en): **M.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

drapeau. Il n'eut pas le courage d'affronter le grand cortège dans de pareilles conditions, tout honorables qu'elles fussent. Il faillit. La jeunesse a de ces faiblesses : il faut les lui pardonner.

« Pardon, monsieur, dit-il soudain à l'un de ses compagnons, je vois là-bas un ami à qui je dois faire une communication. Auriez-vous l'obligeance de tenir un moment le drapeau ?

— Oui, mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Il s'agit pas de « chinder ». On est déjà trop peu.

— Mais, voyons, monsieur, pour qui me prenez-vous !

Il partit. Au bout d'un moment, les trois citoyens restés au poste regardèrent en vain de tous côtés. Point de porte-drapeau.

— Je crois bien que le grand nous la fait, dit l'un d'eux ; on ne le revoit pas.

— Ma foi, il se pourrait... Que veux-tu, on ira les trois, comme au Grüllin... avec les enfants.

C'est dans ce modeste appareil que la « bannière du Centre » figura au cortège du Centenaire. Honneur à ces trois citoyens fidèles.

Et maintenant, habitants du Centre, vous n'ignorez plus rien ; quoi qu'il advienne, aux jours de fête, comme aux jours d'épreuve : au drapeau ! X.

Qui fut mystifié ?

Si j'ai bonne mémoire, le *Conteur vaudois*, il y a quelques années, doit avoir entretenu ses lecteurs de l'*Almanach de Combremont* et du savant villageois, M Aigroz, qui le rédigeait avec tant de soins.

La réputation de l'astronome s'étendait au loin dans la contrée et l'on venait de plus de dix lieues à la ronde lui demander des conseils et des instructions concernant les travaux de l'agriculture, la conservation des plantes, les soins à donner au bétail.

On le pria même de résoudre des questions qui n'avaient aucun rapport avec l'astronomie : Sous quel signe faut-il semer les carottes pour qu'elles ne soient pas fourchues ? — Quel est le moment le plus favorable pour transplanter les choux ? — A quel quartier de la lune faut-il couper les cheveux d'une jeune fille, et quand faut-il tondre les moutons ? — Est-il vrai que la lune mange les nuages ? — Le dormeur doit-il tirer les rideaux de son lit quand la lune l'éclaire ? — Une jeune fille née sous le signe de la Vierge devra-t-elle se marier ? — L'enfant né sous le signe des Poissons ne sera-t-il pas exposé à se noyer ? — Celui qui verra le jour sous le signe de la Balance sera-t-il condamné à vendre le sucre à la livre ou sera-t-il appelé à tenir la balance de la justice ? — Et que deviendra le pauvre bébé né sous le signe du scorpion ?

Superstition ! bêtise humaine ! ignorance ? crédulité ! moyen-âge !

D'accord ; mais pourquoi va-t-on, encore aujourd'hui, à Genève, consulter la « somnambule » et pourquoi la clientèle de « Louis qui explique les cartes » était-elle, hier, si nombreuse ? Autre temps, même crédulité ?

Le brave Aigroz, homme d'expérience et qui avait beaucoup observé, répondait gravement, avec une bonhomie teinte parfois d'un peu de malice, à toutes les questions. A ceux qui voulaient savoir la raison, la cause, le pourquoi de tel ou tel phénomène céleste un peu difficile à expliquer, il répondait simplement : « Les savants l'ont démontré, les astronomes l'ont calculé, ou, il ne faut pas sonder les mystères de la création. D'ailleurs, Dieu a bien fait ce qu'il a fait. »

Aux enfants qui lui demandaient ce que c'est que les étoiles filantes, il répondait, souriant : « Ce sont des étoiles qui vont rendre visite à d'autres étoiles. »

— M'sieu Aigroz, lui disait un jour une petite fille, il y a des nouvelles lunes ?

— Oui, ma mignonne.

— Alors, il y en a aussi des vieilles ?

— Mais sans doute !

— Qu'en fait-on ?

— On les découpe pour en faire des étoiles.

— Ah ! !

Pendant les belles nuits d'été, on le voyait, assis sur le banc de bois placé devant sa maison, diriger sa lunette d'approche, qu'il appelait malicieusement son télescope, sur la Lune, Vénus, Mars ou Jupiter, dont il suivait les phases ou la marche avec beaucoup d'intérêt.

Il était toujours entouré de curieux, parmi lesquels se trouvaient parfois plus d'un sceptique ou plus d'un railleur surtout, quand il affirmait que la distance du centre de la terre au centre de la lune était relativement mieux connue que celle de Combremont-le-Grand à Combremont-le-Petit.

Un samedi soir — c'était le jour que les jeunes gens d'autrefois choisissaient pour faire leurs farces — les garçons du village s'emparèrent du banc sur lequel Aigroz aimait à s'asseoir, l'emportèrent sans bruit, raccourcirent d'un pouce les quatre pieds du siège rustique, puis le remirent en place.

Le lendemain, dimanche, après le sermon, le savant paysan vint s'asseoir à sa place habituelle ; il s'aperçut immédiatement de la différence de hauteur du banc et remarqua même le passage de la scie sur chacune des jambes ; mais il ne dit rien.

Le soir venu, il reprit sa place. La pleine lune, dans toute sa splendeur, s'élevait lentement au-dessus de l'horizon ; la blanche Véga brillait au Zénith, le rouge Antarès semblait indiquer le sud, tandis que l'Epi de la Vierge se dirigeait vers le couchant.

Les jeunes gens arrivèrent un à un, deux à deux, lentement, indifférents en apparence, avec de petits regards en dessous qu'eux seuls comprenaient. Ils se groupèrent autour de l'astronome, les uns assis sur le banc, d'autres sur des plots, la plupart debout. Après quelques minutes de silence, l'un des plus hardis s'écria :

« Eh ! Monsieur Aigroz, qu'est-ce que c'est que cette petite tache noire là-haut, à la lune, en bas à gauche ? »

— Mais, François, là-haut, en bas, à gauche, comme tu le dis, il y a une grande place blanche, brillante, qui est la montagne Tycho, bien plus haute que le Mont-Blanc ; il ne doit rien y avoir de noir par là !

Louise, apporte-me voir mon télescope.

Muni de sa longue-vue, l'astronome en fait glisser les tubes, examine le point de repère, dirige l'objectif vers l'astre des nuits, approche son œil de l'oculaire, regarde un instant, s'arrête... semble réfléchir... regarde encore... puis s'écrie :

— Louise ! Louise ! a-t-on touché à mon télescope ?

— Non, personne.

— Non ??... mais !... mais !... que cela veut-il dire ? murmure-t-il.

Il essuie alors avec soin les verres de l'instrument, examine de nouveau le point de repère, regarde avec attention l'astre brillant, puis... à mi-voix et s'animant : « Oh ! oh ! c'est incroyable !... ce n'est pas possible !... c'est un miracle !... jamais âme qui vive n'a vu... »

— Que voyez-vous ? — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrient les curieux.

— Il y a, il y a, pardine ! que la lune n'est plus à sa place habituelle ; elle s'est éloignée d'un pouce ! Oui ! oui ! mes amis, d'un pouce depuis hier !

J'écrirai ça à Paris, pour le lui faire savoir.

— T'enlève-t-il pas pour un père Aigroz,

dirent les jeunes gens en s'en retournant ; il n'y a pas !... il s'y connaît !

Et depuis ce jour-là, il n'y eut plus d'incrédulés à Combremont-le-Grand. M. D.

Lo tsin à Cattrin.

Cliào pestès dè tsins ont lo diabblio d'allà après lè dzenelhiès ; quand y'ein a on part que grevattont avouè lo pào su on fémè àobin dein on prà, hardi ! lào tracont dessus et vouaiquie cliào pourrès dzenelhiès que s'épolailont, que prevòlont à dràite et à gautse et que corzont contrè la dzenelhire ein faseint on détertin d'einfai.

Y'a cauquies teimps, lo *Conteu* baillivè 'na recepta po corredzi cliào tsins qu'ont dinse la nortse d'époairè lè dzenelhiès et, se vo vo rassovegni bin, faillai preindre on sa, mettrè on pào pas damàdzo dedein, et l'ài fèrè eintrà lo tsin après, la tète la premiere ; avouè on bocon dè bouli cein etài onco prào ézi à fèrè. Adon, on iadzo, lo pào et lo tsinde dein, faillà liettä bin adrài lo sa avouè on bocon dè fiçalla, pu, preindre on chaton et roilli foo et fermo su lo sa, lo poncenà à coups dè pi, tsampà on part dè iadzo lo sa ein l'air et lo laissi tchaidrè perquie bas, enfin quiet, coumeint s'on volliài bailli 'na bouna dèdzalaie à cauquon. Après quiet faillà déliettä lo sa ein lo pregneint pè lè dou z'autro bets, lo sacàorè bin adrài po laissi corre lè duès bitès.

Et lo *Conteu* desài adon que jamè lo tsin ne retracèrà su dèi dzenelhiès po cein que crài que l'estrièriere que l'a reçù dein lo sa est la fauta à vilho pào et que, du adon, ne pào ni lè vaire et ni lè cheintre.

Et bin, Monsu dàu *Conteu*, voutra recepta ne vaut pas pipetta et vo corzo on mau d'einfai du que y'è cein liai dein voutron papai, kà y'è coudli essiyi voutron remido po corredzi mon Finaud, qu'a assebin lo diabblio dè corattà après lè dzenelhiès ; adon quand y'è prào z'u chatenà lo sa avouè on forlison et que l'è z'u rebedoulà on part dè iadzo pè la remise, l'è déliettä ; mà, pas petou lo tsin fe défrou, que vouaiquie que sè revirè ein faseint dèi bramàiès d'einfai, ye m'accrotsè pè mon tiu dè tsaussès, que y'è bo et bin zu on bocon d'eintannà et que y'ein è onco la marqua. Et l'est dè voutra fauta, Monsu dàu *Conteu*, kà se n'avè pas liai voutron tsancro dè papai, n'aré pas z'u dèi z'affèrès dinse.

Quant au pào, l'étai ètèrti ào fond d'ao sa et ne l'ein fe coaire po lo dina dè la demeindze, et ne me su pas régala, allà pi !

Mà, tot cein que vo z'è de n'est que dàu barjaquado et volliavè vo derè cein qu'est arrevà ào grandzi dè monsu dè Birbocan.

Lo vilho Cattrin, on gaillà qu'a prào dè tot et que pào passà sè dzornà à sè promenà, passavè avouè son tsin dévènt la ferme.

Cé Cattrin est on rance dàu tonaire, qu'in-vortolhie sa senaille avouè dèi pattès po qu'on n'oussè rein quand on vint senailli po la colletta dèi z'intiurabblio, et l'est tot derè.

Adon cé dzo quie que passavè dévènt tsi lo grandzi, vouaiquie son tsin que sè met à traci su lè dzenelhiès que grevattavont pè su lo fémè et l'ein a bo et bin ètèrti duès que l'a medzi tot lo drai.

Lo fermier, qu'èpantsivè dàu fein on bocon pe liein, quand ve cein sè met à traci après monsu Cattrin po l'ài demandà l'ardzeint dè sè dzenelhiès.

— Monsu Cattrin ! Monsu Cattrin !

— Eh ! qu'ài-vo !

— Voutron tsin vint dè mè medzi duès dè mè pe ballès pudzenès et vigno...

— Tè remacho bin dè la coumechon, fe adon lo vilho, assebin, po l'ài apprenèrè, ne l'ài baillèrè rein à medz sta nè.